

Revivre, vite

Dans la lignée de Joan Didion, Brigitte Giraud signe un texte bouleversant sur le deuil.

PAR CLAUDE ARNAUD

Lyons, 1999. Avec l'argent de son grand-père, qui s'est jeté dans le Rhône, Brigitte Giraud décide d'acheter une maison avec son mari. Elle s'entête d'une ruine qui n'est pas à vendre, insiste, s'acharne, finit par acheter un appartement, qu'au plus tôt elle revend en apprenant que la maison est finalement disponible. Impatiente de s'y installer, elle en demande à l'avance les clés au notaire et annonce la bonne nouvelle à ses parents, qui en font part à son frère, lequel cherche justement un garage où entreposer pour les vacances sa Honda 900 Fireblade chérie – un monstre de 183 kilos interdit à la vente au Japon, mais pas en France.

Il se trouve que son mari est aussi un amateur (pondéré) de moto. Et qu'au lieu de prendre la sienne pour aller au travail, le 22 juin 1999, il emprunte celle de son beau-frère que, la veille, il qualifiait pourtant de bombe. Par plaisir de brûler le pavé en ville, puis de la pousser à 200 km/h sur la périphérie. Avant qu'il n'aille chercher leur fils à l'école à l'heure du goûter et qu'un feu rouge ne l'oblige à piler, puis à redémarrer, qu'il ne perde le contrôle du monstre noir et or et n'emboutisse une antique 2 CV... Clap de fin.

Et si elle avait gardé l'appartement ou évité de demander en avance les clés ? se demande depuis Brigitte Giraud. Et si la Honda 900 avait été interdite aussi à l'export – ce sera le cas en 2004 ? Et si elle avait dit oui à son frère, qui voulait prendre son fils en vacances avec lui ? Et si elle avait eu un portable pour dire à son mari de ne pas aller chercher le petit à l'école, d'autres personnes se chargeant de l'amener à un anniversaire ? Et s'il n'avait pas tenu à faire avant un crochet par leur banque ? Et s'il avait plu ce jour-là et qu'il avait préféré prendre sa moto ?

Après avoir passé vingt ans à se refaire le film, pour lui donner une chance de fi-

Brigitte Giraud a passé vingt ans à se refaire le film, pour lui donner une chance de finir autrement.

Rétroviseur. À l'aide de « Et si... », Brigitte Giraud examine les circonstances qui ont abouti à l'accident mortel de son mari.



nir autrement, Brigitte Giraud a vendu la maison et écrit ce *Vivre vite*. Un livre qui va, lui, à pas comptés pour mieux extraire de l'oubli l'homme aimé et lui redonner une existence hypothétique. Avec des si on mettrait Paris en bouteille, dit-on : avec les siens, Brigitte Giraud nous offre cette émotion qui frappait déjà à la lecture de *L'Année de la pensée magique*, de Joan Didion. Des livres contre la mort – tout contre ■

Vivre vite, de Brigitte Giraud (Flammation, 208 p., 20 €).

Le mythe des origines

« D'où viens-tu ? » Le philosophe Paul Audi livre un récit mordant sur la question.

PAR MARINE DE TILLY

C'est l'un des récits les plus stimulants de cette rentrée. Une « mise à nu », de plusieurs décennies de réflexion, d'enthousiasmes et d'agacements. Intelligent. Très. Mais riche en plaisirs, aussi. Le philosophe Paul Audi, spécialiste de Rousseau, est né au Liban « il y a bientôt soixante ans ». « À première vue il n'y a pas de quoi fouetter un chat », écrit-il. Sauf que ça ne lui va pas. « *Le problème, c'est qu'on sache ce qu'il y a d'inscrit sur ses papiers d'identité. Quelque chose fait que je ne le supporte pas.* » Pour lui, être « identifié », c'est être « confondu ». Et puis il y a un deuxième problème. Le fait que ça ne lui aille pas ne lui va pas non plus. À la honte d'avoir quoi que ce soit à voir avec « *l'histoire de fous* » du pays de sa naissance s'ajoute celle de cette drôle de honte. C'est complexe. On dirait du Musil. D'un côté, « *le désir de n'être plus ici ni là* » ; de l'autre « *le dépit d'être repoussé ici comme là* ». Quelque chose cloche chez Audi, cet « ours mal léché prêt à griffer tous ceux qui s'imagineront pouvoir lui mettre la main au collet en le désignant par son identité ». Alors le temps est venu que toute honte soit bue. Le rousseauiste passe à confesse. « *Le plus français des Français* » prend le Cèdre entre quatre branches et lui dit ses mille vérités. Face à « *la clarté française* », « *l'épouvantail libanais* » en prend pour son grade. Le dialogue est animé, souvent drôle, émouvant ; on y croise Bernhard, Allen, Gary, Sartre, Aragon, Michael Corleone dans *Le Parrain*, son épouse (admirables pages) et les lumières d'une vie d'intellectuel ; il commence comme une dispute, un baroud même, et se termine en étreinte. Comme c'est éprouvant de se déventouser de la « *succion du passé* » ! Surtout à l'heure où glori-